

Interview de Paul Collowald: l'intervention de Winston Churchill à Metz le 14 juillet 1946 (Sanem, 27 et 28 juin 2002)

Source: Interview de Paul Collowald / PAUL COLLOWALD, Étienne Deschamps, prise de vue : Alexandre Germain.- Sanem: CVCE [Prod.], 27.-28.06.2002. CVCE, Sanem. - VIDEO (00:09:12, Couleur, Son original).

Copyright: Transcription CVCE.EU by UNI.LU

Tous droits de reproduction, de communication au public, d'adaptation, de distribution ou de rediffusion, via Internet, un réseau interne ou tout autre moyen, strictement réservés pour tous pays.

Consultez l'avertissement juridique et les conditions d'utilisation du site.

URL:

http://www.cvce.eu/obj/interview_de_paul_collowald_l_intervention_de_winston_churchill_a_metz_le_14_juillet_1946_sanem_27_et_28_juin_2002-fr-1d1bbf7b-1f38-4554-9378-9def84bc0f39.html



Date de dernière mise à jour: 04/07/2016

Interview de Paul Collowald: l'intervention de Winston Churchill à Metz le 14 juillet 1946 (Sanem, 27 et 28 juin 2002)

[Etienne Deschamps] Pouvez-vous rappeler les circonstances de l'intervention décisive de Winston Churchill à Metz le 14 juillet 1946?

[Paul Collowald] Alors là, vous évoquez, disons, un événement que moi je qualifie comme un événement régional, national et européen. Il n'y en a pas tellement. Pourquoi le 14 juillet 1946? Eh bien, c'est tout simplement que le maire de Metz a eu l'idée, et j'allais dire, le culot d'inviter cet immense personnage qu'était Churchill pour célébrer, au fond, le premier 14 juillet après la libération de ces vaillantes populations de l'Est, la guerre finie, et Churchill a accepté, puisque, le suffrage universel étant ce qu'il est, il était un simple citoyen. C'est la démocratie là aussi, ses citoyens, ses concitoyens ont dit: «Ça va, on va donner le pouvoir aux travaillistes.» Bien. Alors, Churchill, à Metz, il est accueilli par qui? Alors ça, c'est déjà... Moi j'aime bien ces rapprochements, ces coïncidences de l'histoire. Il est accueilli par, ce qu'on appellerait en termes de Tour de France, le régional. Et le régional, c'est Robert Schuman qui commence, à 60 ans, sa carrière ministérielle. En 1946, il est ministre des Finances et le gouvernement lui dit: «Écoutez, quand même, il faut un ministre de la République pour accueillir Winston Churchill.» Alors, Robert Schuman accueille donc, grandes festivités, discours, il est allé de Metz ensuite à Thionville, puisque Thionville est la ville où Robert Schuman avait été pendant de longues années député, il est allé, je crois, aussi à Luxembourg. Donc, sur cette trajectoire, disons, régionale, un événement national. Et pourquoi ai-je dit européen? Tout simplement, c'est que, à l'époque j'avais perçu ça d'une manière un peu rapide, mais ensuite j'ai fait des recherches dans les archives et j'ai découvert une chose qui m'avait frappé et que je n'avais vue nulle part, c'est que dans le discours de Winston Churchill, où il s'est adressé à la population de Metz, du haut de je ne sais plus quel balcon, avec cette fameuse phrase: «Prenez garde, je vais vous parler en français». Et ensuite, il a fait son discours en français, avec d'abord, je dirais, un coup de chapeau à la France, comment on s'était bien battus ensemble, etc. Il a salué au passage le général Giraud qui était là, et il a mis l'accent sur l'importance dans cet après-guerre de faire l'Europe. Alors, évidemment, il n'avait pas de détails techniques ni rien du tout. Et il a souligné, je me souviens – là, j'aurais dû l'apprendre par cœur – une phrase dans laquelle il dit que seule la France peut prendre une initiative et elle peut, elle doit la prendre pour faire avancer les relations franco-allemandes qui, pour faire l'Europe de cette après-guerre, c'est indispensable. Ou bien ça marche, ou ça ne marche pas. Bon. Donc, ce qui m'a frappé, je résume ça donc très rapidement, c'est quasiment une sorte de, je ne vais pas dire de brouillon, ça pourrait être péjoratif, mais de préfiguration d'un... alors là, d'un événement connu dans tous les bouquins d'histoire, «le discours de septembre 1946 à l'Université de Zurich», c'est là où Churchill dit: «Voilà, debout, l'Europe!», ça se terminait comme ça et il avait indiqué que c'étaient les relations franco-allemandes auxquelles il fallait donner la priorité, et qu'il fallait aller, c'est l'expression en anglais qu'on traduit, «aller vers une sorte d'États-Unis d'Europe». Une sorte d'États-Unis d'Europe. Bon. C'est quand même une intuition assez extraordinaire. Alors, évidemment, là aussi, il y a plusieurs variantes dans les livres d'histoire que j'ai lus. Il y a ceux qui ironisent – et ils n'ont pas tout à fait tort – qui disent: «Churchill donnait de bons conseils aux autres, mais le Royaume-Uni, c'étaient les relations particulières avec les États-Unis, c'était le Commonwealth, “nous sommes une île”, enfin, etc.», «mais et vous, au fond...», il ne disait pas ça comme ça évidemment, «sur le continent, vous feriez vraiment bien de faire la paix, de faire l'Europe, et tout ça». Il donnait de bons conseils, alors, évidemment, on peut sourire. Mais je trouve quand même que du point de vue de l'intuition, c'est quand même assez remarquable, même si lui-même, ensuite, a dit, comme diraient nos amis allemands: «Ohne mich», «sans moi». Alors, ce fameux discours, donc, de Metz, préfiguration du discours de Zurich, j'ai trouvé ça comme un fil conducteur très, très intéressant et le fait, parce que j'avais entendu un enregistrement de Churchill, que nous avons parlé avant du Conseil de l'Europe, de ces fameuses journées et, de mon souvenir personnel du 12 août, du vendredi, mais ce que je ne vous ai pas dit, c'est qu'ayant fini ma première rencontre, mon premier interview avec Robert Schuman, j'étais quand même journaliste du «Nouvel Alsacien» avec le boulot de la journée, ma journée n'était pas terminée, parce que le 12 août à Strasbourg, Winston Churchill, place Kléber, devant vingt mille Strasbourgeois, organisé par le Mouvement de l'Europe, a pris la parole dans un meeting européen, où il a dit des choses très intéressantes sur l'Europe et alors, évidemment, avec la malice de tous les journalistes, l'oreille a été tout de suite attirée par le début, le vieux truc de Churchill: «Prenez garde, je vais vous parler en français». La place Kléber croulait sous les applaudissements. Pour vous dire que, ce que j'ai eu, j'allais dire, comme impression

audiovisuelle presque, c'est l'extrême éloquence des gens comme Churchill, des gens comme Paul-Henri Spaak, d'autres comme Pierre-Henri Teitgen, d'une part, et puisque nous sommes dans l'Europe là, et le côté de ce point de vue quasiment nul de gens comme Robert Schuman et Jean Monnet, qui étaient formidables dans un bureau avec dix personnes qui, évidemment, de par leur métier, ont dû s'adresser souvent à des auditoires, mais il n'y avait pas de trucs, il n'y avait rien, c'était finalement de la conviction, de la profondeur, etc. Ce qui fait que je reste toujours avec un point d'interrogation puisque nous sommes là dans un milieu, j'allais dire, de télévision, je reste toujours avec mon point d'interrogation: aujourd'hui, des gens comme Schuman et Jean Monnet, à la télévision, est-ce que ça passerait ou pas? J'ai là-dessus une espèce de certitude et aussi un doute. Une certitude, c'est que la conviction, l'authenticité passeront toujours, mais, comme on me l'a fait remarquer: «Vous avez peut-être raison, mais est-ce que l'auditeur, le téléspectateur aura la communication, est-il capable aujourd'hui de distinguer entre l'authenticité, la sincérité, la conviction du personnage avec ce qu'on est en train d'apprendre dans les écoles de relations publiques et ailleurs, où on a vu toutes sortes de personnages réussir des numéros extraordinaires, alors qu'on sait que ce sont des numéros, que c'est du spectacle?»